

## Le drôle de magot

Je répéterai pas ce que j'ai dit en découvrant le truc, Cambronne l'a fait avant moi. Charly m'avait dit de passer un de ces quatre chez lui, il voulait me montrer le grenier de sa grand-mère, dans la maison juste en face. Au début, je m'attendais à un décor comme dans les films, avec des vieilles nippes, des meubles qui n'ont plus d'âge et de la poussière dans tous les coins. Mais pas du tout, le grenier de sa Mamie est nickel, presque comme un salon. Bon d'accord, un salon mal rangé, on y organisera pas un repas de famille : le bazar s'entasse dans les coins et les recoins. Elle en stocke des choses incroyables, son ancêtre.

Si j'ai bien pigé ce que m'a raconté Charly, sa grand-mère dépasse les quatre-vingt balais. Alors, je suis resté baba quand il m'a montré les photos de ses parents, à elle, au moment de leur mariage. Tu vois le résultat ? Je suis sûr que les clichés auraient leur place dans un musée.

— Touche pas à ça, m'a prévenu le copain, en pointant un tas de valoches, empilées contre le conduit de cheminée. Elles sont vides. Elles ont pas bougé depuis perpette. J'aurais peur qu'elles te restent entre les mains. En plus, tu y trouveras rien !

L'ordre était sans bavure et le conseil sans appel. Mais tu me connais : quand on me dit de pas y toucher, j'ai exprès envie de faire le contraire. Alors, quand mon pote est descendu boire un coup, je n'ai pas pu m'empêcher de déplacer la pile et attraper celle du dessous, que je prenais pour la plus ancienne. Et là, punaise : tu devineras jamais ce qui y avait dedans.

D'après Charly, c'était une valise vide. Au pire, elle pouvait que contenir des fringues de son père quand il habitait encore la maison. Au mieux, celles de son grand-père, mort depuis dix ans. Non, tiens-toi bien : elle était à moitié bourrée des billets ! Pas des billets de tombola, usés et décolorés, ou de voyages en train, gardés en souvenir des voyages. Pas même des billets d'un jeu de Monopoly, oubliés par je ne sais qui. Non des billets de banque. Et pas des biftons jaunis, en francs ou dans une monnaie étrangère. Non, non, des euros, comme ceux qu'on utilise dans les magasins. Et pas qu'un peu ! Des billets de cinquante et cent euros. J'entendais Charly qui remontait, alors j'ai pas pu les compter, mais il devait bien y avoir une quinzaine de paquets, avec dix ou vingt biftons dans chaque.

J'étais cloué. Je savais plus quoi faire ni quoi dire. Charly l'a tout de suite remarqué, ça devait se voir sur ma tête. Il a vu aussi que j'avais bougé les valoches. Il m'a questionné :

— Tu y as touché ?

Je disais que non, mais il me croyait qu'à moitié.

— Ma grand-mère raconte que les plus vieilles lui ont servi pendant la guerre. Elle faisait du marché noir...

— Oh, bafouillais-je. Elle était courageuse !

Il me racontait comment son ancêtre se baladait sur un vélo, avec la valise pleine de volaille ou de beurre. À l'entendre, je croyais voir la *Bicyclette bleue* ou un film du genre. Ça expliquait l'âge de la valise, mais pas les billets qui y étaient planqués.

— Elle garde toutes ces malles en souvenir. Alors, tu comprends, si on lui abîmait, elle serait furax.

— Oui, tu as raison.

La visite était terminée ; Charly m'a invité à redescendre.

Depuis je pense sans arrêt à ce grenier, à la valise et aux billets. Ils sont trop modernes pour remonter à la guerre ; il y en a trop pour être de simples économies de la retraitée. Y a quelque chose de louche dans cette maison et cette famille. Et si c'était mon copain de bahut qui trafiquait un truc pas clair ?

Le pire, dans tout ça, c'est que je sais pas à qui en parler, sans vendre la mèche.

## La revanche

La jeune vendeuse rangeait les sachets de biscuits, lorsqu'une pensée dérangeante traversa soudainement son esprit. Elle se revit tendre la facture à Monsieur Diaz pour sa commande de vin du matin. Un large sourire s'était fendu sur le visage du vieil homme. La jeune femme avait trouvé étonnant une telle joie à l'idée de recevoir une facture. Elle s'était dit que le monsieur était simplement de très bonne humeur et voulait la partager autour de lui.

Elle prit le facturier en main et le feuilleta jusqu'à tomber sur la facture de ce client. Et, en effet, elle avait fait une sacrée bourde. Elle avait, involontairement, omis de compter un carton de bouteilles de vin. Son sang se glaça. Comment avait-elle pu faire une erreur pareille ? Elle vérifiait toujours à deux fois les factures qu'elle éditait. Elle repensa à sa matinée. Il est vrai qu'elle avait été très occupée. Son patron avait dû s'absenter pour rejoindre des amis au café et elle s'était retrouvée seule à tenir une boutique remplie de clients. Elle hésitait quant à la marche à suivre. Elle pouvait toujours payer de sa poche l'erreur. Mais elle aurait à déboursé une cinquantaine d'euros. Son budget serré ne lui permettait pas un tel écart. Elle n'avait plus qu'à assumer son impair devant son patron et endurer les sanctions appropriées.

La jeune femme était en colère contre elle-même. Des larmes de rage coulaient le long de ses joues. Ce travail, elle ne le faisait que pour financer ses études de psychologie pendant les vacances d'été. Sur l'annonce trouvée dans le journal, il était indiqué qu'elle travaillerait toujours en binôme, sur un service de six heures le matin ou l'après-midi. Et voilà qu'elle se retrouvait à bosser des journées entières de douze heures sans aucun collègue. Elle devait gérer la caisse, la mise en place du magasin, les commandes auprès des fournisseurs et le ménage. Elle était exténuée et avait déjà perdu cinq kilos depuis le début de l'été. Elle était payée au lance-pierre, mais son manque d'expérience dans la vie professionnelle l'empêchait de réclamer ce qui lui était dû. Elle travaillait donc gratuitement la moitié de son temps. De jour en jour, elle se mettait à détester son patron un peu plus. Il trouvait toujours une bonne excuse pour passer du bon temps loin de son magasin et la laisser avec tout le travail sur les bras.

Un client entra dans la boutique. La vendeuse se força à penser à autre chose. Pendant que la personne faisait le tour des étals, la jeune femme s'absenta dans l'arrière-boutique sécher ses larmes et se rafraîchir le visage. Elle retourna à son poste et conseilla du mieux qu'elle put le client en face d'elle. Au moment de préparer la facture, une idée lui vint soudain. Elle nota un article sur deux, omettant volontairement les plus chers. Le client fut ravi d'un tel geste.

— Nous ne faisons qu'appliquer le juste prix, lui répondit la vendeuse avec un sourire hypocrite. Je vous souhaite une excellente journée, Monsieur.

Le juste prix, tu parles. Avec son patron malhonnête, elle ne toucherait jamais un salaire digne du travail qu'elle fournissait. Alors, quitte à perdre son poste, autant faire les choses jusqu'au bout. La vendeuse termina donc sa journée de travail, offrant ce qu'elle pouvait aux clients qui se présentaient à la boutique.

À dix-neuf heures, elle rangea seule les étagères et ferma derrière elle. Elle avait laissé un mot à son patron, lui souhaitant un bon été. Pour la première fois depuis des semaines, la nouvelle-ancienne vendeuse rentrait chez elle le cœur léger. Tant pis pour la bourde, tant pis pour son salaire de misère. Elle avait décidé de ne plus se laisser faire.

Raimon